

Alan Hollinghurst

22 AOÛT > ROMAN États-Unis

La musique du temps

Lauréat du Booker Prize en 2004 pour *La ligne de beauté*, Alan Hollinghurst signe un sommet du roman anglais contemporain, *L'enfant de l'étranger*.



Son confrère William Boyd dit de lui qu'il est le plus grand styliste anglais contemporain. En France, c'est désormais l'heure de faire un triomphe à Alan Hollinghurst. Un écrivain de premier plan qui a opéré

une entrée spectaculaire en littérature en 1988 avec *La piscine-bibliothèque* (Christian Bourgois, 1991), avant d'être consacré par le Booker Prize en 2004 au moment de la publication de *La ligne de beauté* (Fayard, 2005, repris au Livre de poche), fier hommage à Henry James.

Hollinghurst écrit des romans où plane une menace, que ce soit celle de la guerre ou celle du sida. Des livres où des mondes s'écroulent et d'autres se reconstruisent, opus qui laissent une large place au désir et parlent des différences éternelles entre les classes sociales. Le dernier en date, *L'enfant de l'étranger*, est un tour de force littéraire comme on en lit peu. Difficile de résumer un volume de plus de sept cents pages qui varie les époques et les points de vue avec une maîtrise confondante.

Tout démarre dans les années 1910, lorsque l'on parle d'une guerre avec l'Allemagne. Veuve, Freda Sawle a trois enfants. Hubert, qui arbore une fine moustache rousse ; George, qui étudie à Cambridge ; et Daphné, 16 ans et déjà éprise de poésie. La maison familiale des Deux Arpents, dans le Middlesex, accueille un invité de marque : le poète Cecil Valance à l'aura et aux charmes évidents. Celui-ci connaît Rupert Brooke et Lytton Strachey. Il aime à batifoler dans l'herbe

avec George mais ne verrait non plus aucune objection à caresser les fesses de Daphné et à l'embrasser.

La deuxième partie nous amène bien après la Première Guerre. Où Cecil, le capitaine Valance du 6^e Bataillon Royal, a été victime d'un tireur allemand en juillet 1916 à Mari-court. Churchill en personne a rendu hommage dans le *Times* au poète et héros décoré de la Military Cross. Désormais chauve et universitaire à Birmingham, marié à une Madeleine à l'air revêche, George ne l'a jamais oublié. Daphné non plus. Epouse de sir Dudley Valance – frère du défunt et écrivain en vogue –, mère de Corinna et Winifred, celle-ci a tendance à frémir devant le dessinateur et décorateur Revel Ralph...

Plus loin, nous voici encore en 1967. Quand apparaît dans l'intrigue Paul Bryant, jeune employé de la Midland Bank dans une petite ville de province entre Swindon et Oxford. Lui aussi est amené à croiser la route de Daphné, devenue depuis Mrs Jacobs... Alan Hollinghurst impressionne constamment avec son savant mélange de subtilité et d'humour. Sa manière de parler de « la ronde de la musique du temps », pour reprendre le ti-

tre d'Anthony Powell, et des émotions. Sa capacité à tisser sa toile avec maestria, à construire des scènes inoubliables. A ciseler ses dialogues et à étonner le lecteur avec la justesse du regard qu'il porte sur ses protagonistes. *L'enfant de l'étranger* s'impose comme un immense roman dans lequel il faut se laisser glisser. On en sort ébloui comme rarement.

ALEXANDRE FILLON

En France, il est désormais l'heure de faire un triomphe à Alan Hollinghurst.

Alan Hollinghurst

L'enfant de l'étranger

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR BERNARD TURLE

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 752 P.

ISBN : 978-2-226-24973-9

SORTIE : 22 AOÛT



9 782226 249739

ROBERT TAYLOR/ALBIN MICHEL

21 AOÛT > ROMAN France

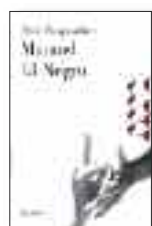
Le chant profond



David Fauquemberg

CHRISTINE TAMMALET/FAYARD

A travers Manuel et son génie torturé, David Fauquemberg célèbre le noble art du flamenco.



Spontanément, on n'aurait pas imaginé le Flamand David Fauquemberg, traducteur de l'anglais et bourlingueur dans le bush australien, en aficionado du noble art du flamenco. Et pourtant, au terme d'années d'immersion totale, Fauquemberg, comme s'il était lui-même né gitan, nous initie au *cante jondo*, dans une Espagne convulsive, pas encore remise de la guerre civile (se remet-on jamais de Guernica ?), ni soumise à la botte du Caudillo. Et nous invite au plus spirituel des voyages, à travers la destinée chaotique d'un homme, Manuel El Negro, un génie torturé, hanté par son art et le sentiment de sa propre fragilité, qui fut peut-être, de Jerez à Grenade en passant par New York, le plus grand *cantaor* de tous les temps, depuis que les Gypsies ont quitté les plaines de l'Inde pour celles de l'Andalousie, entre autres contrées.

C'est en Andalousie, justement, qu'est né Manuel, à Jerez, sous Franco. Sa mère s'appelait Maria Luisa, et portera toujours à son fils un amour incondicional. Son père, Tio Bernardo, lui offrira sa première guitare à l'âge de 10 ans. C'est à peu près à ce moment-là qu'il rencontre Melchior de la Peña, le narrateur, guitariste de flamenco et compagnon de route de Manuel, à la vie à la mort, même quand la vie sera devenue insupportable, et la mort imminente. Après avoir suivi les enseignements d'El Seco, le conteur-chaman qui lui disait : « *le chant vous prend* », puis de Rafael, Manuel est « monté » à Séville en tant que *tocaor*, guitariste. Il y perd son pucelage dans les bras de Rocio, une dan-

seuse gitane qu'il finira par épouser, et qui lui donnera un fils, Manolito, auquel plus tard, vieux et malade, il enseignera la guitare. Son maître à lui, c'est Diego, un intellectuel, qui l'envoie poursuivre sa carrière à Madrid. Même si la capitale, c'est « *Phalange et compagnie* » et que le *cante jondo* y est pendant un temps interdit. Manuel donne des concerts, enregistre des disques pour Hispavox, commence à avoir du succès, à gagner de l'argent. Il roule en Mercedes, part à la conquête de l'Amérique. Mais sa tête, comme sa poitrine, est fragile : Manuel s'étourdit de whisky, de coke, sa carrière part en vrille. La déchéance est rapide.

De retour au pays, l'idole oubliée repart de zéro, donne des cours de guitare, revient aux sources, à la pureté de son art : Paco de Lucia, Antonio Gades. Manuel retrouve Melchior, qui, après avoir tenté de le retenir au bord de l'abîme, s'était éloigné. Puis, sentant la Camarde venir, il ne rêve que d'une chose : remonter sur scène, et chanter, chanter comme avant, « *quand on avait faim* », dit-il. Y parviendra-t-il ?

Avec cette fiction très documentée, David Fauquemberg reconstitue un monde bien particulier, celui des grands artistes gitans, de Django Reinhardt à Manitas de Plata. *Manuel El Negro*, mené à un rythme syncopé, écrit dans une langue métisse, forgée par l'écrivain pour la circonstance, est un grand roman nostalgique et anachronique, l'épopée d'un artiste maudit, rejeton d'un peuple de parias malmenés par l'histoire. A chaque page, ça chante, ça joue, ça picle, ça palpite. « *Olé Melchior !... Pura Poesia !...* »

JEAN-CLAUDE PERRIER

David Fauquemberg
Manuel El Negro

FAYARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-213-65490-4

SORTIE : 21 AOÛT



26 AOÛT > ROMAN France

Sultan du swing



Si l'on en croit Alexis Salatko

— lequel a bénéficié des lumières d'Alain Gerber, jazzologue éminent —, Django Reinhardt resta toute sa vie le sale gosse manouche né à Liberchies (Belgique), qui s'est élevé tout seul sur les fortifs de

Choisy, puis jusqu'aux sommets de la gloire et de la fortune grâce à ses dons exceptionnels de guitariste virtuose, en dépit d'une infirmité de la main gauche. A partir des années 1930 jusqu'à son retour en France (en 1947), il a été le sultan du swing. Une vedette internationale — même si son caractère impossible, son immaturité, son ingratitude, sa mégalomanie, lui ont aliéné le public américain —, qui a joué avec les plus grandes stars de son temps : Jean Sablon, qui l'a soutenu dans les mauvais moments, Stéphane Grappelli, son frère ennemi, Louis Armstrong, Duke Ellington et Dizzy Gillespie, ses idoles, et même Charles Trenet. Illettré, autodidacte, Django était non seulement un interprète habité par la musique, mais aussi un compositeur prolifique, à qui le jazz doit quelques-uns de ses classiques : *Nuages*, par exemple, qui fut le tube à la mode à Paris sous l'Occupation. Sombre période durant laquelle Reinhardt ne fut pas irréprochable. Grappelli, lui, semble-t-il, passant toute la guerre à Londres. Mais pour la jeune génération des zazous d'après, grâce à qui il a effectué l'un de ses come-back en 1951, au Club Saint-Germain, Django était un dieu vivant. Son amie de toujours, Maggie Kuipers, femme d'affaires belge qui avait été son pygmalion, résistante de la première heure, était morte torturée par Klaus Barbie. Sa fille Jenny aussi, qui avait pris le relais auprès du musicien, d'une crise cardiaque. Django se retira à la campagne, à Samois, ne sortant de son silence que pour quelques concerts, passant son temps à pêcher et à peindre, de préférence des femmes nues. En souvenir du temps de sa gloire, où ce séducteur impénitent flambait, jouait, roulait dans de belles américaines. Il est mort le 16 mai 1953, à l'âge de 43 ans.

Alexis Salatko, écrivain éclectique, n'a pas voulu faire un biopic. C'est en romancier qu'il traite son personnage, dans toute sa démesure. Sans complaisance, mais avec admiration bien sûr. Soixante ans après sa mort, *Folles de Django* peut faire découvrir le manouche de génie et son destin romantique peut fasciner. Le subtil Jean Cocteau, qui fut son ami, avait tout compris au bon-homme lorsqu'il l'engagea pour figurer parmi ses *Enfants terribles*. J.-C. P.

Alexis Salatko
Folles de Django

ROBERT LAFFONT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 276 P.

ISBN : 978-2-221-13219-7

SORTIE : 26 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Cro-Magnon meets Mark Zuckerberg

Dans son dernier roman, **Iégor Gran** analyse les ressorts de l'ambition et fait se croiser les destins d'un jeune couple de l'ère Facebook avec leur ancêtre de l'âge de pierre.



Avec *L'écologie en bas de chez moi* (P.O.L, 2011), Iégor Gran s'était attiré quelques inimitiés. Il s'attaquait au « greenwashing », le lavage de cerveau environnementaliste, et à la bien-pensance bobo qui, sous couvert de protéger les arbres, méprise de fait le

développement des pays du Sud. *O.N.G !* (2003) sur une guerre microcholine entre deux organisations non gouvernementales, *Le Truoc-Nog* (2003), anagramme du célèbre Goncourt, sur les prix littéraires... l'écrivain né en 1964 à Moscou n'en était pas à sa première satire sociale... Dans son dernier livre, l'ironie se fait plus romanesque. Un jeune couple se dispute : Cécile, 22 ans, reproche à José, 25, son manque d'ambition. Ou plutôt une ambition à deux balles : ciblant sur un marché de niche censément lucratif : la fabophilie, José veut mettre au point un logiciel référençant les fèves de galette des rois. Cécile est déterminée à réussir seule s'il le faut : elle largue José. Le jeune autoentrepreneur dépité se dit que son plan n'est pas plus bête que celui, assez simple, de Mark Zuckerberg,



consistant à se faire des amis virtuels via Internet. Quant au peu de valeur de son produit d'appel, les boutiques ne foisonnent-elles pas d'autant de breloques : « *Ce magasin, par exemple, qui vend des bretelles, et celui-là, avec ces gadgets idiots en plastique venus de Chine, en quoi sont-ils plus ambitieux que mes fèves ?* » Que fait Cécile de toute façon : la potiche dans une galerie de photo !, fulmine José devant son contemporain Léo, autre « ambitieux » de la vingtaine. Petits boulots, système D, tout sauf le modèle de papa-maman... Non, cette génération n'est pas faite pour le CDI : « *Esclaves subventionnés : c'est ainsi que le jeune Léo appelait les salariés, tout en rêvant, sans se l'avouer à lui-même, de grimper un jour dans la grande arche, une entreprise avec cantine d'entreprise [...]. Un distributeur de café*

à chaque étage. Avoir un badge magnétique – ça vous pose un homme. » Quid de l'écrivain ? Encore un autre modèle, dont l'activité ressemble parfois à de la procrastination, c'est le quotidien qui conspire à vous faire dévier de la voie de l'écriture. Le narrateur se rassure : « *Demain on remet les compteurs à zéro. Une nouvelle vie pour le stakhanoviste de la littérature. Objectif minimum – cinq paragraphes. Quant au maximum... il n'y a pas de limites à l'ambition.* » Le romancier en panne d'inspiration est convié à une fête de jeunes organisée par le fils d'amis de la famille : José. Il lui raconte son œuvre en cours : l'histoire de Graal préhistorique, dont le protagoniste, Chmp, est à la recherche de la Pierre percée. Ainsi se croisent la génération Facebook et l'homme des cavernes. Depuis la nuit des temps : une question de survie de l'espèce aiguillonnée par la séduction entre les sexes, et doublée d'une quête de sens. Les femelles étant plus concernées par le confort sédentaire, et les mâles, chasseurs dans l'âme, plus intrépides dans leur conquête de nouveaux espaces... De quoi, après les « Khmers verts », se mettre à dos les harpies des *gender studies*. SEAN J. ROSE

Iégor Gran

L'ambition

P.O.L

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-8180-1755-5

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

En attendant Beckett

Variation littéraire sur la non-relation d'un béjaune avec son grand écrivain.



L'éclectique et farfelu **Arthur Bernard** poursuit, avec *Gaby et son maître*, les aventures du héros éponyme, né en 2011 avec *Gaby grandit*, et qui lui ressemble comme un petit frère. S'y mêlent souvenirs d'enfance, de jeunesse et d'après, et même

quelques confessions sentimentales (sur sa femme qui l'a quitté), avec de nombreuses digressions, coquetteries témoignant d'une belle culture classique, blagues de khâgneux et petits riens : le roman paraît chez Champ Vallon dans une collection intitulée « Détours », à laquelle il correspond parfaitement.

Le narrateur, donc, a 24 ou 25 ans, et il vit au-delà du Quartier latin, vers Glacière. C'est sa station de métro, ligne 6. Et c'est en descendant les escaliers de la station que, tous les jours ou presque durant un an, il croise un homme qu'il reconnaît immédiatement comme étant Samuel Beckett, lequel vivait à l'époque non loin de là.

Or l'écrivain, qu'il désigne tout au long de son livre par « Il », « mon Maître », ou « l'Instituteur », est l'objet de sa vénération. Plus tard, il connaîtra Jérôme Lindon, le patron historique des éditions de Minuit, éditeur de Beckett et aussi d'Arthur Bernard (*La chute des graves*, paru en 1991), et ils évoqueront leur admiration commune pour le grand homme.

Le jeune Gaby est tétanisé par celui qu'il voit joliment en « gardien du silence », en « Touareg délocalisé », ou encore comme « le muet de la Glacière ». Beckett, en effet, comme Michaux, avait une apparence impressionnante, et n'était pas de ces êtres affables que l'on aborde aisément. Du genre à refuser tout contact. Pourtant, notre ami se creuse les méninges, et fantasme leur rencontre possible : « *Et si tu lui demandais l'heure ?* » suggère sa copine. Lui penche plutôt pour la météo, hésite à simuler un malaise, à l'inviter à manger un steak à « La Petite Source », modeste gargote pour étudiants qui existait alors près de l'Odéon, ou encore, mille fois, à lui écrire. Car il connaît son adresse, il l'a suivie. Quant à lui parler, impossible. Et d'abord, dans

quelle langue : son anglais de naissance, ou son français d'adoption ? Au final, l'affaire ne se fera pas, et Beckett est mort en 1989 sans avoir connu Gaby, lequel se rend depuis régulièrement sur sa tombe, toute simple, au cimetière du Montparnasse. Il conserve aussi pieusement une courte lettre de refus de rendez-vous que le prix Nobel de littérature 1969 avait adressée à sa femme, qui écrivait un mémoire sur son œuvre. Courtoise, mais ferme.

En attendant Beckett, Arthur-Gaby digresse et divague, par exemple sur la parabole du bon Samaritain, s'en rend compte et s'en amuse : « *Et encore une fois m'égare, m'éloigne du sujet si tant est qu'il y en ait un.* » En effet. Bernard a réussi, avec du rien, à faire quelque chose, un roman atypique et plaisant, même si on a parfois envie de chanter à son héros, quand il en fait un peu trop : « *Gaby, oh, Gaby, tu devrais pas traîner la nuit* »... J.-C. P.

Arthur Bernard

Gaby et son maître

CHAMP VALLON

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-87673-904-8

SORTIE : 22 AOÛT



21 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Une vie de chien

Un vrai talent pour rendre presque gaies des choses plutôt tristes.



Tout ça démarre plutôt mal. Le brave Bobby, croisé labrador et border collie, meurt d'une crise cardiaque. Ça arrive même aux chiens. À partir de là, la vie du narrateur va partir en sucette. Sa mère quitte son père et refait sa vie avec « *le type qui ne disait jamais grand-chose* ». Elle laisse les enfants, un garçon et une fille, à la garde de son ex-mari, lequel, de plus en plus dépressif, se met à picoler et à cogner, méchamment. Notre ami, après avoir subi l'armée, prend son indépendance et pense avoir échappé à la scoumoune. Il vit de petits boulots, gagne assez pour payer le loyer d'un modeste appartement. Sa proprio, sympa, lui mitonne même des tartes aux pommes. Voici élucidée la première partie du titre du roman. Et puis, grâce à un goût partagé pour les maquereaux, il rencontre Alice, dont il tombe amoureux. Et réciproquement. Premier nuage : Arny, un collègue un peu bizarre mais attachant, son seul copain, se fait licencier. Il déprime et se suicide. Et puis Alice rompt. Le narrateur tente de se consoler avec du chocolat, du yoga, une psychothérapie (il n'ira qu'à une

séance), avant de trouver le remède : il s'achète un flingue, qui l'accompagne partout. « *Je l'aime autant qu'Alice* », dit-il. Inquiétant. Aussi, lorsqu'il est à son tour remercié de son boulot, viré de son studio mis en vente (crise oblige), et, de ce fait, privé de tartes aux pommes, on a de sérieuses raisons de craindre que son esprit vacille et qu'il commette l'irréparable. D'où la deuxième partie du titre du roman.

Mais Guillaume Siaudeau, âgé de 33 ans, ami et disciple de Thomas Vinau, n'a pas voulu écrire une tragédie. Juste le récit doux-amer d'une vie qui commence bien, se poursuit dans des conditions difficiles, puis cumule pas mal de malheurs. Mais le héros a de la ressource, des réserves de tendresse et d'humour, même dans l'adversité. Écrit dans un style décalé et poétique, constitué de courts chapitres comme autant de saynètes, contemporaines ou souvenirs d'une enfance heureuse, *Tartes aux pommes et fin du monde* est un joli roman prometteur, un peu générationnel et inquiet, et apparemment assez autobiographique. J.-C. P.

Guillaume Siaudeau
Tartes aux pommes et fin du monde

ALMA ÉDITEUR

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 138 P.

ISBN : 978-2-36279-073-7

SORTIE : 21 AOÛT



21 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Pays d'enfance

Dans le Paris des années 2000, une jeune fille part sur les traces d'un oncle mystérieux, auteur fêté de romans d'aventures pour la jeunesse. Le premier livre de **Déborah Lévy-Bertherat** ne manque pas de charme.



Qui se souvient du *Séquestré de Mumbay*, des *Tapis sanglants de Lahore*, du *Cobra noir* de Bornéo ou du *Vol au Jardin des Fugitifs* ? Qui se souvient de l'intrépide globe-trotter H. R. Sanders et des vingt-trois romans de la collection « La marque noire », dont il est le héros (et en même temps celui de bon nombre d'enfants lecteurs de la France des Trente Glorieuses) ? Qui se souvient de leur auteur, Daniel Ascher, un gamin juif, fils d'un photographe de la rue d'Odessa, adopté après-guerre par une famille auvergnate, excentrique, mystérieux, et qui disparaîtra à l'aube de ce siècle sans que nul ne sache où il a bien pu aller, laissant inachevé le vingt-quatrième volume de sa série, celui qu'il annonçait comme devant enfin révéler, dans leurs vérités trop longtemps dissimulées, H. R. Sanders et son créateur ? Déborah Lévy-Bertherat n'a rien oublié. Et surtout pas, après Roland Barthes, qu'« *il n'est pays que de l'enfance* ». *Les voyages de Daniel Ascher*, le premier

roman de cette chargée de cours en littérature comparée à l'Ecole normale supérieure, est gorgé d'une épice finalement plutôt rare dans le paysage littéraire français (surtout venant d'un ou d'une universitaire, serions-nous tentés d'ajouter perfidement) : le charme. Le vrai, celui qui, insidieux, s'empare du lecteur et le laisse fasciné, fatigué, et désireux de recommencer au plus vite cette délicate expérience de dépossession de soi. Suivant les traces d'Hélène, une petite-nièce de Daniel, venue poursuivre ses études à l'Institut d'archéologie et hébergée par son oncle dans un appartement de la rue Vavin, l'auteure signe un roman d'initiation infiniment troublant où chaque personnage est un peu l'obligé des autres, du regard qu'ils posent sur lui. Tout est affaire de point de vue dans ce coup d'essai et de maître, audacieux jusque dans sa façon de ne pas en avoir l'air, qui fait en quelque sorte se côtoyer Blake et Mortimer, les livres de la collection « Signe de piste » avec Dora Bruder... Ce voyage-là, immobile, est celui de l'enfance. Aussi dissipée que peuvent l'être les nuages. OLIVIER MONY

Déborah Lévy-Bertherat

Les voyages de Daniel Ascher

RIVAGES

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7436-2584-9

SORTIE : 21 AOÛT



21 AOÛT > PREMIER ROMAN

France

Les os du lac



Premier roman calme et poignant, *Monde sans oiseaux* de l'auteure de théâtre **Karin Serres**, qui paraît dans la collection « La forêt » animée par l'écrivaine Brigitte Giraud chez

Stock, commence comme un conte dans un village de bois coloré au bord d'un lac nordique. Un monde entre Moyen Âge et science-fiction, réaliste et empreint d'une fantaisie grave. Jadis, il y avait des oiseaux mais ils ont disparu, et les hommes élèvent désormais dans le lac des cochons transgéniques fluorescents, croisés avec des anémones de mer – « *c'est plus pratique pour les surveiller* » – et avec des lamantins « *qui rendent les cochons amphibies, aussi* ». « *Petite boîte d'os* » habite la « *maison jaune* » avec son père, le pasteur de la communauté, sa mère qui se baigne nue certains soirs, son ombrageux frère aîné qui la persécute. Mais l'enfant est « *très placide* », regarde, raconte, fait défiler les saisons de sa vie avec une

Karin Serres



sagesse un peu mutante, elle aussi. Adolescente, elle apprend à pêcher avec le vieux Joseph, qui lui propose, le jour de ses 17 ans, de plonger avec lui « *sous la peau du lac* » au fond duquel reposent les morts. C'est le premier cadeau d'anniversaire que lui fait celui que l'on surnomme « *Joseph le Cannibale* » et il y en aura beaucoup d'autres au rythme cyclique et fatal des années : un mouton, une robe de chambre en peau d'écureuil, une écharpe bleue, un harmonica, des palmes translucides... La copine d'enfance Blanche épouse Gilbert, le « *fils du Mesureur* ». Des enfants naissent. Des enfants meurent. Les montagnes fondent et l'eau monte. La vie vieillit à l'intérieur d'un perpétuel recommencement.

À l'image de ces cerceaux d'osier ajourés s'enfonçant dans les eaux du lac-cimetière, ce texte bref étreint avec la grâce évidente et rustique d'une ronde : la danse des vivants et des morts.

V. R.

Karin Serres

Monde sans oiseaux

STOCK, « LA FORÊT »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 12,50 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-234-07395-1

SORTIE LE 21 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

L'écrivain fantôme

Dans *Art nègre*, Bruno Tessarech reprend le fil des aventures d'un héros découvert dans *La machine à écrire*.



Bruno Tessarech revient à ses fondamentaux. Le voici qui a la bonne idée de réactiver le protagoniste de son premier roman, *La machine à écrire* (Le Dilettante, 1996). Louis est un écrivain qui écrit surtout pour les autres. Un « ghost writer », un nègre. Un homme qui mène une vie « creuse » et recherche le prétexte qui l'empêche d'avancer. Un homme à qui il a toujours manqué « une ligne, quelque chose à suivre et sur quoi écrire ».

Lorsque démarre le désopilant *Art nègre*, celui-ci a publié six livres en huit ans et anime des ateliers d'écriture dans les prisons et les lycées. Louis se laisse salement aller. Ne fait plus son lit, traîne de pièce en pièce dans son appartement. Il faut dire que huit mois plus tôt, Olivia, une professeure d'histoire-géo, l'a quitté.

Puisqu'il n'arrive pas à trouver un sac pour son aspirateur, Louis envisage d'engager une femme de ménage. Un ami éditeur lui propose heureusement d'être le coauteur d'un livre censé faire un tabac. Ouvrage d'un monsieur qui a passé vingt ans sous les barreaux, s'est amendé et est

devenu un autre. Sauf que de succès, il n'y aura point. Sa mission suivante va consister à aider un mandarin ayant raté le prix Nobel de médecine. Le leader incontesté de la prostate par instrumentation robotique souhaite publier ses Mémoires. Louis cherche l'inspiration à l'hôtel Regina, brode, invente tout de A à Z ! Heureusement qu'il trouve un peu de réconfort auprès de son camarade Jean. Un comédien au rire fameux, « dandy suprême » qui lui donne rendez-vous au Montalembert et lui raconte ses problèmes de psy ! Le malheureux Louis, qui tente de terminer un roman dont le héros traîne dans les aéroports de la planète, n'est pas au bout de ses peines.

Il doit encore filer en Ardèche afin d'y écouter une « star médiatico-écologiste ». Un vieux jeune homme vert qui se montre un intarissable prédicateur ! En verve comme jamais, Bruno Tessarech sert ici un cocktail parfaitement dosé dont les ingrédients principaux sont l'humour et la mélancolie. Cocktail que l'on boit cul sec, sourire aux lèvres. Garçon, remettez-nous ça ! AL. F.

Bruno Tessarech

Art nègre

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-283-02630-4

SORTIE : 22 AOÛT



21 AOÛT > ROMAN Pays de Galles

Valse pour Bill

Inspiré de la vie du pianiste Bill Evans, *Intermède* permet de découvrir le travail du Gallois Owen Martell.



Le trio que formaient à l'aube des années 1960 le pianiste Bill Evans le contrebassiste Scott LaFaro et le batteur Paul Motian est connu pour être l'un des plus marquants du jazz. Il a inspiré de beaux livres comme *Un soir au club* (Minuit, 2002) de Christian Gailly ou aujourd'hui *Intermède* d'Owen Martell. Un Gallois qui a grandi à Pontneddfechan, dont c'est le premier roman écrit en anglais après plusieurs textes rédigés dans sa langue natale.

Le volume traduit par Robert Davreu chez Autrement s'ouvre lorsque le frère aîné de Bill Evans, Harry, apprend le décès de Scott LaFaro dans un accident de voiture. Il y a peu, Scotty se produisait encore sur la scène du Village Vanguard de New York, maniant selon Harry la contrebasse « avec une facilité invraisemblable, à la limite de l'arrogance ».

Harry cherche à prévenir Bill. Un artiste à la célébrité chaque jour en hausse qui ne peut d'après lui « simplement pas arrêter de travailler ».

Comme il ne répond pas au téléphone, Harry décide d'aller sonner à sa porte. En vain. Quand il l'aperçoit dans la rue, il se met à le suivre vers Harlem. Le musicien porte un pantalon trop grand d'au moins deux tailles, une chemise qui ondule sous sa sempiternelle veste en velours côtelé, il semble ailleurs.

Voici aussi des retours en arrière, des souvenirs. Un Bill qui tombe du lit bébé sans subir de traumatisme et plus tard d'un arbre, se brisant alors le poignet. Owen Martell le montre attentif avec sa nièce, la jeune Debby, pour qui il a composé une valse d'anthologie. Ou lorsqu'il revient dormir chez sa mère, Mary, d'origine russe et de religion orthodoxe, et chez son père, Harry Senior, qui dirige un golf.

Intermède est tout en lumière, en silence, en finesse. On y découvre une autre facette de Bill Evans. Ce génie au toucher unique, mort en 1980 au Mount Sinai Hospital de New York des suites d'une hémorragie interne.

AL. F.

Owen Martell

Intermède

AUTREMENT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (PAYS DE GALLES) PAR ROBERT DAVREU

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7467-3368-8

SORTIE : 21 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN États-Unis

Pour l'amour de Therese



Françoise Sagan a dit un jour que le triomphe rencontré par *Bonjour tristesse* venait de ce que, pour la première fois, une jeune femme y était décrite faisant l'amour en dehors des liens du mariage sans que cela ne lui coûte les

pires calamités (maladie, accident, dépression, enfant...). A la même époque (et même un peu avant, 1952), à New York, un autre « charmant petit monstre » brisait avec un identique succès un autre tabou majeur.

Patricia Highsmith avait déjà publié *L'inconnu du Nord-Express* (dont s'était aussitôt emparé Alfred Hitchcock) et était la « it girl » du moment de la scène littéraire du Village lorsqu'elle fit paraître son deuxième livre, *The prize of salt*, un roman d'amour lesbien si sulfureux qu'elle dut changer d'éditeur et le signer sous le pseudonyme Claire Morgan. Pourtant, toutes éditions confondues, près d'un an plus tard, elle en avait vendu plus d'un million d'exemplaires. En France, il faudra attendre 1985 pour pouvoir enfin lire ce roman

SAPI/GAMMA/RAPHO/CALMANN-LÉVY



Patricia Highsmith

de l'amour heureux entre deux femmes, paru alors chez Calmann-Lévy, sous le titre *Les eaux dérobées*. Il reparait aujourd'hui (alors qu'Hollywood en annonce une prochaine adaptation avec

Cate Blanchett), cette fois-ci intitulé *Carol*, et n'a rien perdu de sa force ni de sa beauté curieusement alanguie.

Carol est cette belle femme blonde et mystérieuse qui dans un grand magasin new-yorkais fait basculer la vie de Therese. Therese, 19 ans, orpheline de père, en rupture de ban avec sa mère, vit la vie de bohème et rêve de devenir décoratrice de théâtre, se partageant entre petit ami et grandes espérances. Dans un milieu et une époque où le puritanisme prend parfois l'apparence du mépris de classe, les deux femmes, portées par la force de leur amour, vont savoir protéger tout ce qui l'épuise et le disqualifie. *Carol*, sorte de roman Harlequin lesbien, est le récit de cette victoire. Comme d'habitude – le bonheur en littérature –, il n'a pas pris une ride. o. m.

Patricia Highsmith

Carol

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EMMANUELLE DE LESSEPS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 380 P.

ISBN : 978-2-7021-5380-2

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Afrique du Sud

« El viejo » et l'enfant

A travers les tribulations d'un réfugié aidant un petit garçon à retrouver sa mère, J. M. Coetzee raconte un pays utopique régi par la bureaucratie et nettoyé de toute pulsion.



Un homme accompagné d'un petit garçon débarque au camp de Belstar. Il a rencontré le petit sur le bateau : l'enfant avait le nom de sa mère dans une lettre qu'il portait à son cou, la ficelle a cédé et l'identité du parent s'est perdue. Simón va aider David à retrouver sa maman. A Novilla, on parle l'espagnol, les réfugiés sont appelés « *recien llegados* », « nouveaux arrivants ». Une fois arrivé dans ce pays, on doit faire table rase du passé, les souvenirs de sa vie d'avant doivent être effacés, jusqu'à sa date de naissance : Simón a désormais 45 ans, et David 5 ans. Une certaine Ana qui les accueille ne peut pas ouvrir la porte du logement qui leur est attribué, c'est señora Weiss, la responsable du centre d'hébergement, qui est en possession de la clé. S'il trouve tout de suite un emploi de docker malgré son âge (les autres, plus jeunes, le surnomme « *el viejo* », « le

vieux »), Simón se rend aussi très vite compte que, sous un jour bienveillant, cette terre d'immigration est régie par une bureaucratie kafkaïenne. Dans l'utopie socialisante, tout est gratuit ou très peu cher, mais pas grand-chose à partager. Lui et son protégé mangent du pain et de l'eau, comme le reste de la population. Pour la viande, il n'y a qu'à attraper les rats, dit le contremaître Alvaro. Simón ironise : « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.* » A quoi répond sans plaisanter le chef des déchargements de grain : « *Ce n'est pas un monde possible, c'est le seul monde. Que cela en fasse le meilleur, ce n'est ni à toi ni à moi d'en décider.* » Du moment qu'on ne meurt pas d'inanition, on n'a pas faim. A Novilla, on nie la faim car on nie le désir. De cet autre aspect des choses, Simón va s'apercevoir lors d'un pique-nique fort chiche (crackers et pâte de haricot) organisé par Ana du Centre pour réfugiés. Il se dispute avec elle. Quand il lui suggère qu'il l'étreigne, lui expliquant que loin d'être une insulte cet acte est un hommage rendu à sa beauté. Cette dernière s'offusque : « *Vous voulez vous emparer de moi et enfoncer une partie de votre corps en moi. Un hommage, prétendez-vous. Je suis ahurie. A mes yeux, toute cette his-*

toire est absurde – il est absurde pour vous de vous livrer à l'opération et pour moi de l'autoriser. »

De son tout premier livre, *Terre de crépuscule* (1974), diptyque sur la guerre du Vietnam et l'émigration des Boers au XVIII^e siècle, à ses autobiographies fictives plus tardives, *Vers l'âge d'homme* (2002) ou *L'été de la vie* (2010) en passant par *Disgrâce* qui lui valut son deuxième Booker Prize en 1999, J. M. Coetzee a renouvelé chaque fois sa technique narrative. Puisant dans le concret de l'existence – notamment l'apartheid –, le Nobel de littérature 2003 pratique cependant un réalisme singulier, où l'inquiétante opacité du réel frise le symbolisme. En plus d'une réflexion sur un égalitarisme où seraient abolis les rapports de forces du désir, *Une enfance de Jésus*, avec ce petit garçon aussi précoce que le protagoniste de *Michael K.*, sa vie, son temps était simplet, est une interrogation sur ce que serait une vie dépouillée du lien biologique de filiation. S. J. R.

J. M. Coetzee

Une enfance de Jésus

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR CATHERINE LAUGA DU PLESSIS
TIRAGE : 20 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-02-109985-0
SORTIE : 22 AOÛT



29 AOÛT > ROMAN Portugal

Le ciel des damnés

Dans le Portugal d'aujourd'hui, une femme de ménage, une prostituée veilleuse de morts et des émigrés d'Europe de l'Est tentent de forcer l'entrée des portes du paradis.



L'apocalypse des travailleurs, le premier roman traduit en français de Valter Hugo Mãe, né en 1971 en Angola, également poète et musicien, est entièrement écrit en minuscules et sans guillemets, et c'est cette forme qui d'abord saisit puis

embarque : ces phrases enchaînées comme une mélodie en sourdine, bloc compact de récits agrégés, qui ne distinguent aucune voix, aucune prise de parole singulière. Lettres minuscules pour vies minuscules puisque les héros du livre, deux employées portugaises quadragénaires et des émigrés d'Europe de l'Est, ces « *travailleurs* », sont des invisibles, des déclassés, petit peuple du dessous, d'ailleurs. Des abusés.

A Bragança, au nord du Portugal, Maria da Graça est femme de ménage quatre jours par semaine chez « *monsieur Ferreira* », riche et avare retraité. « *Le vieux maudit* » lui fait écouter Mozart, regarder *Cris et chuchotements* de Bergman, lui parle de Goya, de Rilke, et... la harcèle de ses desirs sexuels. Bonne à tout faire, littéralement, elle est

NEISON DAIRES



également au service d'Augusto, son mari depuis dix-sept ans, marin périodiquement désœuvré qu'elle empoisonne sans culpabilité en versant chaque jour une petite dose de Javel dans sa soupe. « *Avec ce que je gagne [...] je ne peux me payer que la mort, la vie est trop chère pour moi* », répond-elle à Quitéria, sa voisine et amie, prostituée intermittente, qui voudrait la détourner de son souhait de rejoindre au plus tôt le paradis. Ensemble, les deux femmes font des extras pour des entreprises de pompes funèbres, pleureuses professionnelles veillant les morts pour 50 euros, « *un salaire de médecin* ». Mais monsieur Ferreira se jette par la fenêtre de son appartement, et sa femme de ménage le pleure, prenant conscience de l'étrange amour qu'elle portait à ce « *maudit*

patron ». Quitéria, de son côté, s'attache à Andriy, un Ukrainien de 23 ans qui a quitté ses parents pour venir trouver du travail dans ce pays où il est devenu si rare, où les chantiers, comme le constate avec amertume le mari de Maria da Graça, sont « *de plus en plus envahis d'hommes de l'Est, désespérés et prêts à porter les camions sur leur dos pour survivre* », « *des résistants qui vont pourrir la vie de tout le monde* ». Etrange retournement de l'histoire dans un Portugal qui a vu partir tant de travailleurs chassés par la misère, et refrain connu de l'oppression en cascade, que Valter Hugo Mãe réfléchit à sa manière forte, sombre et critique, dans une charge vigoureuse qui n'épargne personne. Pour les plus maudits des damnés de la terre – les femmes pauvres et sans éducation et les étrangers –, le bonheur s'il n'est peut-être pas de ce monde ne semble pas plus promis dans l'au-delà. Et les portes du paradis devant lesquelles Maria da Graça se présente dans ses rêves sont barrées par un saint Pierre insensible et intransigeant. Même le ciel se fait attendre.

V. R.

Valter Hugo Mãe

L'apocalypse des travailleurs

MÉTAILLÉ

TRADUIT DU PORTUGAIS PAR DANIEL SCHRAMM
TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-86424-932-0
SORTIE : 29 AOÛT



4 SEPTEMBRE > ESSAI États-Unis

L'homme couché

Le philosophe **Christopher Hitchens** médite sur les derniers moments de sa vie.



Christopher Hitchens (1949-2011) appartenait à ceux que la presse anglo-saxonne avait nommés les « quatre cavaliers du nouvel athéisme », avec Richard Dawkins, Daniel C. Dennett et Sam Harris. Il avait connu un succès planétaire avec *Dieu n'est pas grand* (Belfond, 2008). Sur les plateaux de télévision, dans les journaux, il débattait avec fougue de sa non-religion, jusqu'à ce que la maladie le terrasse. Certains de ses contradicteurs y ont vu comme une vengeance divine. Mais comment réagit-on lorsqu'on apprend qu'on est atteint d'un cancer – en l'occurrence de l'œsophage – et que l'on n'a pas de Dieu pour témoin ? C'est tout le sujet de ce petit livre qui chemine entre la philosophie, l'essai et la prière pour soi. Dans cet ultime carnet de route, Hitchens ne donne ni dans le pathos ni dans le pari de Pascal. L'homme désormais couché, affaibli, et pour tout dire mourant, jette ses mots qui prennent la forme d'une confession. Il se dégage beaucoup de dignité de ces quelques pages où l'on aurait tort de vouloir traquer quelques manières de céder à la spiritualité avant que tout ne s'éteigne.

Ce Britannique devenu américain ne fait pas le fanfaron face à la mort. Il s'interroge sur la douleur, sur cette enveloppe charnelle qui se révèle au rythme des prises de sang dans toute sa fragilité. « *Je n'ai pas de corps, je suis un corps* », répète-t-il à plusieurs reprises. Le philosophe comprend la vacuité de la formule nietzschéenne « *tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort* » lorsqu'il convoque la douleur physique à la barre des témoins. Cette force-là relève plus du déni que de la réalité.

Vivre en mourant peut se lire comme une réflexion sur la voix – celle qu'il perd à un moment – sur l'écriture et le sens qu'on peut lui donner dans ces moments graves. Ce stoïcien constate aussi l'utilisation des euphémismes dans la médecine moderne où l'on parle d'« inconfort » pour dire souffrance. Une façon d'aseptiser la réalité pour la rendre moins effrayante. Ce dont évidemment Hitchens ne voulait pas. D'ailleurs en anglais, le titre original est bien plus glacial : *Mortality*. **LAURENT LEMIRE**

Christopher Hitchens

Vivre en mourant

CLIMATS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

BERNARD LORTHOLARY

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX 16 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-08-130068-2

SORTIE : 4 SEPTEMBRE



9 782081 300682

29 AOÛT > ESSAI États-Unis

Pétrocratie

Timothy Mitchell a étudié les liens entre le pétrole et le pouvoir politique.



Depuis la révolution industrielle, le charbon puis le pétrole ont bouleversé les sociétés et les pouvoirs politiques. Cette réflexion est au cœur de la thèse très originale de Timothy Mitchell. Historien et anthropologue, titulaire de la chaire d'études du Moyen-Orient à l'université de Columbia à New York, il propose de faire le lien entre l'extraction des principales énergies fossiles et les formes de gouvernement pour mettre en évidence ce qu'il nomme la démocratie du carbone, la « *Carbon Democracy* ».

Il rappelle que l'exploitation du charbon a entraîné celle des hommes au XIX^e siècle. Mais celle-ci provoqua à son tour les grèves de mineurs, les revendications d'une classe ouvrière, l'apparition des syndicats et des avancées sociales. Au siècle suivant, le choix du pétrole porta un coup fatal à ces doléances ouvrières. De moins en moins d'hommes étaient nécessaires pour extraire le précieux liquide et son transport pouvait s'effectuer par oléoducs. Timothy Mitchell montre que cette transition énergétique s'est effectuée aussi pour des raisons politiques.

Mais son étude va beaucoup plus loin. Elle signale combien le pétrole a modifié l'équilibre des pouvoirs dans les démocraties occidentales avec l'apparition d'importants groupes industriels et de puissants pays producteurs avec lesquels il fallait négocier et qui virent, eux aussi, leurs sociétés et leurs gouvernements bouleversés par l'or noir.

Les pays fournisseurs comme les exploitants ont appris à produire de la rareté. La finance internationale s'est emparée de cette manne épuisable mais très rentable au point d'imaginer une croissance illimitée des bénéfices. Aujourd'hui, il faut imaginer le monde de l'après-pétrole et les mutations politiques qu'il préfigure. C'est le sens de la dernière partie de cet ouvrage. Pour les grandes démocraties, la transition énergétique devra s'accompagner d'une transition politique, économique et sociale. C'est en tout cas la thèse de cet essai bluffant, très étayé, qui a le mérite de nous faire regarder l'histoire de ces deux derniers siècles sous un angle très singulier. **L. L.**

Timothy Mitchell

Carbon Democracy

LA DÉCOUVERTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE JAQUET

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 23,50 EUROS ; 334 P.

ISBN : 978-2-7071-7489-5

SORTIE : 29 AOÛT



9 782707 174895

21 AOÛT > ESSAI France

La bibliothèque de l'amateur



Journaliste littéraire (notamment dans les pages du *Magazine littéraire*), biographe de François Augiéras et de Brassai (Grasset, 2006 et 2010), Serge Sanchez a cette fois entrepris de parcourir sa

bibliothèque « *comme on le fait de l'entrepôt d'un brocanteur* ». En remisant la psychologie et l'intrigue pour se concentrer sur les « *objets qui forment le décor des livres* », objets réels ou rêvés. Le résultat donne un réjouissant inventaire qui, comme le dit en préface son éditeur Mario Pasa, « *nous rend attentifs à l'éloquence muette des objets, dans les livres et autour de nous* ».

Sanchez, dont Stendhal « *plus que tout autre auteur* » a enchanté la jeunesse, a commencé par être intrigué par les chaussures rafistolées du lieutenant Robert dans *La chartreuse de Parme*. Chemin faisant, le voici amené à se pencher sur un Edgar Allan Poe raillant le goût des Américains en matière de décoration mais



MURIEL PIERROT/PAOT

Serge Sanchez

vantant les mérites de la lampe astrale avec son abat-jour en verre poli ou clamant : « *Le tapis, c'est l'âme de l'appartement* ». Notre guide nous ouvre la maison surchargée du Des Esseintes de Huysmans à Fontenay-aux-Roses. L'atelier d'André Breton, rue Fontaine, où, sur une étagère, on trouve la cuiller de facture paysanne de *L'amour fou* avec son manche terminé en bottine. L'hôtel particulier de Balzac, rue Fortunée, avec sa cour d'entrée contenant un vase de huit mètres de haut. Marcel Proust est l'une de ses grandes marottes. Un Proust qui se demande notamment quoi faire avec la potiche de tante Léonie et offre un canapé au tenancier d'une maison pour hommes non loin de la gare Saint-Lazare... Serge Sanchez, qui propose ici des analyses littéraires à la fois personnelles et pertinentes, déplore la fin de la civilisation des bancs. Il nous entretient de fauteuils, de cannes, des chapeaux ou de robes de chambre avec une passion contagieuse. Stimulante, la visite vaut le détour et donne une furieuse envie de relire les écrivains que l'on y croise. **AL. F.**

Serge Sanchez

La lampe de Proust et autres objets de la littérature

PAYOT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-228-90963-1

SORTIE : 21 AOÛT



9 782228 909631

28 AOÛT > HISTOIRE France

Les fantômes de Vichy

Michèle Cointet revient sur l'histoire de la Milice et sa place dans la mémoire française.



Une police supplétive, une organisation meurtrière, un lieu de perte. Elle fut tout cela à la fois. La Milice française reste une des ombres très noires de Vichy. Voulue par Laval après le débarquement des Américains en Afrique du Nord en 1942, dirigée par Joseph Darnand à sa création au début de 1943, cette troupe avec sa dimension paramilitaire fit basculer le régime de Pétain dans la terreur fasciste. Michèle Cointet connaît bien cette période qu'elle étudie depuis plus quarante ans. Elle a déjà publié un *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation* avec son mari Jean-Paul Cointet (Tallandier, 2000) et surtout une *Nouvelle histoire de Vichy* (Fayard, 2001) où elle revisitait ces années sombres.

Son récit enlevé cherche à saisir les motivations politiques et les enjeux de cette structure créée

pour accompagner la police allemande dans la répression contre la Résistance. Archives à l'appui, elle détaille les origines du recrutement, plutôt provincial et plutôt dans l'élite bourgeoise que chez les Lacombe Lucien et les déclassés sociaux. Au cœur du livre, il y a la personnalité de Joseph Darnand, le héros de la Grande Guerre qui finit *Sturmabführer*, l'équivalent de commandant, sous l'uniforme des Waffen SS. Il sera exécuté cinq jours avant Laval, détesté de tous. Un homme dont l'ascension « reste un mystère » pour Michèle Cointet. L'historienne se contente des faits, sauf dans le dernier chapitre où elle examine la mémoire de cette Milice dans le passé national, témoignage épouvantable d'une époque où les Français ne s'aimaient pas au point de se détruire et dont le rappel est revenu comme un coup de bâton au travers de Paul Touvier et de son procès en 1994.

Idéologiquement, l'anticommunisme toujours avancé comme motivation des miliciens n'explique pas leur engagement dans ce qui devint un instrument de guerre civile. L'antisémitisme

fut au moins aussi puissant, tout comme l'appât du gain et la possibilité de fuir le STO sans prendre les risques du maquis. Il y a surtout une haine de la République et de la France déchue en 1940. C'est pourquoi dans ces bérêts noirs se retrouveront côte à côte des intellectuels, des notables, des opportunistes, des truands et des assassins. Le collaborateur est un cynique, comme l'écrivait Sartre. « Il hait cette société où il n'a pu jouer de rôle. » Le milicien est un type perdu, pour lui-même et pour son propre pays. Il finit par vouloir la destruction de sa terre plutôt que de la voir redevenir une démocratie dans laquelle il ne serait plus grand-chose. Le grand mérite du livre de Michèle Cointet est qu'il nous invite à réfléchir à tout cela. A ces spectres de l'histoire qu'il faut chasser par la seule arme qui vaille : la lucidité.

L. L.

Michèle Cointet

La Milice française

FAYARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-213-67067-6

SORTIE : 28 AOÛT



9 782213 670676

11 SEPTEMBRE > BD Suisse

Quatre garçons dans le vent

Changeant radicalement de registre, Zep bâtit, loin de *Titeuf* et même de *Happy sex*, un huis clos intime et tendu, nourri par sa passion pour l'univers de la musique rock.



Auteur à succès de *Titeuf* et de la série des *Happy* (*Happy girls*, *Happy rock*, *Happy sex*, chez Delcourt), Zep manifestait depuis plusieurs années son envie d'une bande dessinée plus intime et plus adulte. Il s'en est approché avec les recueils de dessins très personnels *Découpé en tranches* (que Rue de Sèvres rééditera en 2014) et *Carnet intime* (Gallimard, 2011). Plus ambitieux, ce nouvel album, le premier du label BD de L'Ecole des loisirs, démontre qu'il y a vraiment pour Zep une vie après le gag.

Comme son titre l'indique, il s'agit d'une histoire d'hommes, en l'occurrence de quatre copains qui se retrouvent après dix-huit ans de séparation. Jeunes, ils composaient de leurs talents inégaux un groupe de rock, à l'instar de Zep lui-même. Les Tricky Fingers étaient parvenus à se faire remarquer d'un producteur anglais, mais avaient explosé en vol. Presque deux décennies plus tard, leur chanteur et leader, Sandro, resté en Angleterre et devenu une star, invite ses anciens amis dans son fastueux manoir. Frank, le batteur, a ouvert un restaurant à Verbier, station huppée des Alpes suisses. JB, le bassiste, mène une vie bien rangée avec femme et enfants, même s'il joue encore chaque semaine pour le plaisir avec des copains. Quant à Yvan, qui écri-



vait les chansons du groupe, il ne s'est jamais remis de son éclatement, végétant depuis dans un état dépressif.

Au fil de conversations aigres-douces, les retrouvailles sont l'occasion de raviver des souvenirs heureux ou douloureux. Elles font aussi émerger des secrets enfouis qui donnent un tour inattendu à ce huis clos sous tension, auquel participe également Annie, ex-compagne d'Yvan devenue celle de Sandro. Menant de front les échanges entre ses personnages pathétiques, tendres et attachants à la fois, et leur confrontation aux rémi-



niscences de leur passé, Zep distille avec l'habileté d'un auteur de polar un vrai suspense. On le suit comme par effraction au travers de cases en formes de hublots. La couleur, utilisée comme une lumière d'ambiance, glisse du gris au rose et du mauve au bleu ou au vert, dotant l'ensemble d'une puissance surréelle.

FABRICE PIAULT

Zep

Une histoire d'hommes

RUE DE SÈVRES

TIRAGE : 100 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 64 P. COUL.

ISBN : 978-2-36981-001-8

SORTIE : 11 SEPTEMBRE



9 782369 810018

ZEP/ RUE DE SÈVRES